№1

TONNERRE!

Tonnerre!

Mars 2021.

Pas envie de se lever le matin, de vivre une journée, toujours la même. Pas envie de sortir juste pour faire ses courses, prendre trois rayons de soleil, bosser, retourner se coucher. Pas envie de rester chez soi, le soir. Envie de danser. De boire, attablé dans un bar. De boire un peu trop. De retourner danser. Envie de crier dehors la nuit, dans la rue. Envie de sourire, tout seul. D'écouter de la musique, à plusieurs. A un concert. De ne pas se rappeler des paroles mais de les hurler quand même, confit dans sa sueur, parmi des inconnus. Envie de remplacer le ciel gris et bas par des spots de couleurs, des tableaux, des sculptures, des pièces de théâtre que l'on ne comprend pas. Envie de voir un film, dans une salle, de ne pas l'aimer, et de pouvoir en parler après. Envie de vivre quelque chose d'inattendu. Un passage à une soirée qui s'éternise. Une expo sur un artiste dont on n'avait jamais entendu parler. Une longue balade nocturne, faute de transports, qui nous fait découvrir des quartiers que l'on ne connaissait pas. Envie que chaque jour redevienne une aventure, même toute petite, même inutile.

Exister là, quelque part, nulle part, et faire du bruit. Comme le tonnerre.

Dante Del Ghingaro

SOMMAIRE

Mars 2021 ..... page 1
Cellule ..... page 4
Partir de chez soi, partir vite et loin ..... page 5
La guerre c'est pas bien ..... page 7
Les poils féminins ont-ils toujours été dégueulasses ? ..... page 11
L'été à Saint-Michel ..... page 14
Photomaton ..... page 16
Un oiseau est passé ..... page 21
Fictions ..... page 23
Le cantique. Partie 1 : Le miracle de Jean Charles ..... page 24
Panique sur la Start-Up Nation. Partie 1 : L'aigle de l'openspace ... page 27
Quid de Quaid McDeagle ..... page 30
Les recommandations de la rédaction ..... page 31

CREDITS :

Redacteur en chef : Dante Del Ghingaro AKA La Ghingotte
Couverture et Graphisme : Louise Poidevin
Mise en Page et Graphisme : Léo Adrover
Correcteur : Lounis Ourrad
Chroniqueurs.euses : Romane Suchet / Lounis Ourrad / César Vallet / Lise Etienne
Illustratrices : Louise Poidevin / Ornella Clement
Photos : Laurie Bisceglia & Léo Adrover AKA Le Zeb
Batman : Clark Kent

Comptes a suivre : @tonnerre_zine / @dante.del /@louisalphonsine /@leof.e.l.i.x /@jesusblietzkrieg / @romanesct /@cesar_vlt /@ornellaclement /@lauriebisceglia /@caroline.dietl

CHA CHA HEELS

Cellule

Les immeubles forment un paysage bien sage,
Et les musées des ports, où l'on va s'amarrer.
Nous aurons pour corde de chiffons sans âge
Des songes. Et mon voisin arrêtera de ronfler.

Pour dormir, ils voudraient que l'on prenne des pilules.
Enraciné dans mes quelques mètres carrés,
Je fixe parfois le plafond, incrédule,
Priant pour que la voisine cesse de baiser.

Ou alors en silence, ou bien si elle pense à moi,
Alors je voudrais bien qu'elle hurle.
Et je l'oublierai, pas le choix :
Tout cela fondra pendant la canicule.

A quoi bon alors rêver de toutes ces choses,
Qui dégoulineront au-dessus de nos crânes.
Les crépuscules valent bien des chlamydioses,
Ils sont si doux que j'en oublie sa membrane.

DANTE DEL CHINGARO

ORNELLA CLÉMENT

PARTIR DE CHEZ SOI, PARTIR VITE ET LOIN : L'ERYTHREE

CÉSAR VALLET

Partir de chez soi, partir vite et loin. Quitter les gens que l'on aime et le pays qu'on aimerait aimer à nouveau. Partir seul et arriver nombreux. Ou partir nombreux et arriver seul.

Une urgence difficilement imaginable pour les 68 millions de français que nous sommes. Migrants, réfugiés, demandeurs d'asile, dublinés, mineurs isolés.[1] Pourquoi partent-ils de chez eux ? Non pas par envie, ni plaisir et encore moins par caprice. Uniquement par besoin. Qui sont-ils ? Des hommes bien-sûr mais aussi des femmes, moins visibles et pourtant là. Des adultes surtout mais pas toujours. Trop jeunes ou trop vieux, certains partent quand-même. Où vont-ils ? Loin parfois, mais bien souvent juste après la première frontière. Car les kilomètres coûtent cher, en argent et en vies humaines. D'où viennent-ils ? C'est peut-être à cette question qu'il faut répondre pour appréhender leurs problématiques et celles dont nous leur attribuons la responsabilité.

Déroulons la liste des pays d'origine des demandeurs d'asile en France.

Penchons-nous dans ce numéro sur le cas de l'Érythrée : Posons déjà un élément important : Il n'y a ni famine, ni guerre ouverte sur le sol érythréen. Alors comment expliquer ces départs massifs ?

Les érythréens parlent le tigrinya (55 % de population) ou le tigre (31 % de la population), deux langues éthio-sémitiques.[2] Ils habitent un pays de la Corne de l'Afrique, bordant la mer Rouge et limitrophe du Soudan, de Djibouti et du voisin conquérant qu'est l'Éthiopie. Les érythréens ont un passé colonial avec l'Italie et l'Angleterre mais aussi plus récemment avec l'Éthiopie justement, auquel l'Érythrée a été intégré de force par résolution des Nations Unies en 1941. Décision douloureuse pendant les 30 années de guerre d'indépendance qui lui succède jusqu'en 1993 où le pays s'autonomise enfin. Depuis cette date, la délimitation des frontières cristallise les tensions entre les deux voisins et justifie pour leurs gouvernements des dépenses militaires exorbitantes dans une stratégie de dissuasion mutuelle.

Le pays est dirigé par un parti unique, mis en place au moment de l'indépendance et qui organise toute l'information. Il n'existe que des médias gouvernementaux, le pays étant complètement fermé aux journalistes étrangers et ne délivrant des autorisations pour ces derniers qu'à de très rares occasions.

La grande particularité de l'Érythrée est qu'elle impose à sa population un service national obligatoire dès l'âge de 17 ans, moment à partir duquel les jeunes intègrent un immense camp militaire pour leur dernière année de scolarité, dernière année suite à laquelle débute le service national pour une durée illimitée.[3]

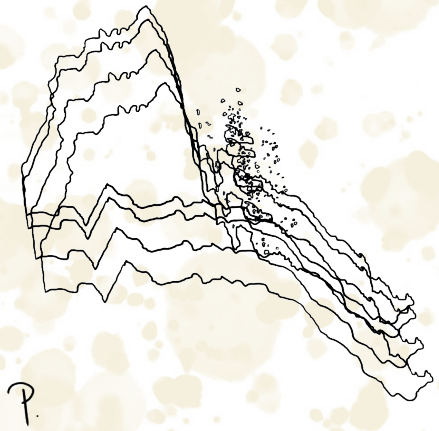
Tous sont fonctionnaires d'État, ce qui rend quasiment inexistant le secteur privé et n'offre aucune possibilité de décision à la jeunesse en ce qui concerne son avenir professionnel.

En conséquence, les jeunes, désireux de liberté, fuient et font de l'Érythrée un pays qui se vide peu à peu, si bien que la population totale est difficile à définir tant elle varie selon les sources et les années. Le manque de nombreuses professions se fait sentir et notamment des spécialistes dans le domaine médical.[4]

Le fameux service national s'apparente bien plus à des travaux forcés qu'à de réelles perspectives d'emploi et entrainent de nombreuses disparitions inexpliquées pour ceux qui tenteraient d'y échapper. La force de répression du gouvernement est frappante lorsqu'on sait que sa police ne porte pas d'uniformes, que l'ensemble des frontières sont gardées par l'armée et qu'une part importante du PIB est allouée aux dépenses militaires. Le faible taux de criminalité est brandi comme étendard par le gouvernement sans préciser qu'il peut s'expliquer par la peur et l'omerta qu'inspirent le parti unique et la police dissimulée.[5]

Ainsi, selon l'ONU, plusieurs milliers d'érythréens quittent leur patrie chaque mois. On pourrait juger ce chiffre énorme mais c'est sans compter les milliers d'autres qui sont forcés de rester, faute d'avoir les 5000 dollars nécessaires au paiement des passeurs vers le Soudan. À savoir qu'un salaire mensuel moyen d'environ 2000 nakfa n'équivaut qu'à seulement 132 dollars en Érythrée.[6]

Aux kilomètres qui séparent l'Érythrée et la France s'ajoutent la fatalité de l'argent pour pouvoir fuir un pays que l'on aime profondément mais qu'on ne peut changer de l'intérieur.



1.Site du Ministère de l'Intérieur https://www.immigration.interieur.gouv.fr
2.Site Infomigrants.net https://www.infomigrants.net/fr/
3.Site France Terre d'asile https://www.france-terre-asile.org
4.Envoyé Spécial . Érythrée, La Terre Des Évadés https://www.youtube.com/watch?v=ZO2medNPjHA
5.Reportage Un Visa Pour l'Érythrée, France 24 https://www.youtube.com/watch?v=avtrdmM2Vhc
6.Site de La Cimade https://www.lacimade.org

LA GUERRE C'EST PAS BIEN

devient-on vraiment un homme à l'armée ?

DANTE DEL CHINGARO

Il y a peu de temps de nombreux militaires haut-gradés signaient une tribune dans un magazine d'extrême-droite (dont on entend souvent parler, hélas), qui définissait ce texte comme "un appel pour un retour de l'honneur et du devoir au sein de la classe politique". Le fait que des membres de l'armée expriment aussi ouvertement leur opinion provoquait alors quelques remous.

Je ne voudrais pas revenir ici sur pourquoi il est choquant que des militaires au service de la France tentent d'alerter sur un probable "péril" intérieur pour celle-ci, en citant notamment un cardinal Belge du XIXe siècle. Le texte, il faut bien l'avouer, sonne un peu comme une menace. Bien que je n'ai aucune sympathie particulière pour ce qu'on appelle communément "la classe politique", il s'avère que je me pose une question après avoir lu cette très courte tribune qui semble se contenter de recenser les mots-clés du discours médiatique omniprésent aujourd'hui (mouvement anti-raciste qui est en fait raciste, laxisme supposé des dirigeants, menace de guerre civile, mise en danger de "nos valeurs civilisationnelles"...). Cette question est : quelle est la légitimité de ces hommes à ainsi donner leur avis sur l'état de notre société ? Vous me direz, ils vivent avec nous dans cette société, ils ont bien le droit d'avoir un avis. Certes. J'en ai moi-même plusieurs mais je signe rarement des tribunes. Peut-être cela est-il justifié par leur fonction ? Pas vraiment, quand on y pense, puisque l'armée est au service du pays et de sa population et pas l'inverse, techniquement.

La question que l'on peut se poser surtout c'est : qu'est-ce que l'armée au fond ? Sur quels types de rapports humains reposent l'ascension sociale de ces hauts-gradés qui pensent avoir la légitimité de dénoncer une menace pour ce pays ?

Il s'avère que l'année dernière j'ai rédigé un mémoire sur l'image traumatique dans les films de guerre américain, et j'ai pu au cours de mes recherches pas mal creuser l'aspect psychologique de la chose, donc je vais pouvoir enfin me la péter...

Des grosses couilles et des femmelettes: l'idéal guerrier

Il faut déjà voir sur quel idéal repose les représentations de l'armée, quel modèle elle tente d'inculquer aux soldats. Comme on peut le constater aux noms des signataires de la tribune, l'armée est un univers masculin. Bien que les femmes y soient désormais acceptées, cela ne change pas que depuis des siècles et des siècles, la guerre est un monopole d'hommes, si bien que l'imaginaire des armées de métier s'est constitué exclusivement autour de la masculinité, et ce du fait qu'elle exclut précisément la femme.

Je pense qu'il suffit de regarder des films de guerre, des documentaires ou des reportages, voire même de regarder autour de soi, pour voir que la majorité des insultes au sein des univers essentiellement masculins, à commencer par l'armée, repose sur une féminisation de celui qu'on cherche à amoindrir : c'est avant tout celui qui n'a pas de couilles, expression bien connue. Il peut également être traité de "pédé" à l'occasion. C'est à dire celui qui fait la femme. Pour être un bon soldat, il faut être fort physiquement, courageux, insensible aux dangers, inébranlable dans l'action, actif sexuellement, savoir se surpasser, et posséder un phallus de bonne taille, donc. C'est le modèle à suivre, celui d'un être tout-puissant dans les situations extrêmes. Ici dans cette tribune, comme souvent, les militaires se cachent derrière le devoir sacrificiel envers la Patrie et l'Honneur, mais je pense que ce qui les fait réellement tripper c'est surtout d'être des grosses bêtes viriles en bel uniforme, si possible avec une position de supériorité, ne nous leurrons pas. Ce modèle de virilité conquérante est cependant inatteignable, puisque quoi qu'on en dise, l'être humain reste cette chose parfois molle mais toujours imparfaite, qui se connaît mal et connaît donc mal les autres. Peu importe le niveau de douleur et d'humiliation physique que l'on peut supporter (et infliger), la souffrance psychologique, elle, est une autre réalité avec

laquelle il faut malheureusement cohabiter. Nul, je crois, n'est inébranlable, et les conflits intérieurs sont inhérents à la nature humaine. C'est bien pour cela que l'autre but de l'armée est d'ailleurs de briser l'individualité de ses soldats afin qu'il ne fasse qu'un avec le Corps, qu'ils ne forment qu'une seule entité désintéressée si ce n'est par leur mission.

Evidemment, les liens hiérarchiques qui s'imposent alors pour dompter les hommes sont empreints d'une certaine toxicité, puisqu'il s'agit de faire violence à l'individu, afin de le faire rentrer dans un moule, qu'il se fonde dans le collectif et corresponde tant bien que mal à un idéal de toute-puissance impossible. Qu'on le veuille ou non (et moi je le veux bien, en tout cas), ces rapports de force entre les militaires, leurs semblables et tous les autres (les ennemis, les civils au front, la population de leur pays...) sont emprunts d'une sexualité plus ou moins refoulée. TW : psychanalyse.

Quels mécanismes psychologiques pour devenir un vrai mec ?

Le psychanalyste Karl Abraham, qui a eu l'opportunité de s'entretenir avec bon nombre de soldats traumatisés de la Première Guerre mondiale, a très tôt fait le lien entre névroses de guerre et névroses sexuelles[1], et force est de reconnaître que la sexualité est au corps de la vie des soldats à la guerre ou en caserne, justement parce qu'elle en est absente, puisque les femmes n'y avaient pas leur place jusqu'à très récemment (et si elles y sont maintenant, on ne va pas se le cacher, on leur demande surtout d'être des hommes comme les autres). Une autre autrice plus contemporaine[2] rappelle que le sexe devient une source d'intérêt obsessionnelle pour les soldats au front. Ce n'est peut-être pas un hasard si Alexandre Webster compare le statut héroïque des combattants à celui de « moines »[3], qui se sacrifierait pour les femmes. Dans un film comme *Jarhead* de Sam Mendes, mais c'est a priori valable pour tous les films sur des soldats, les protagonistes ne cessent de parler de sexe, de masturbation, d'hypersexualiser leurs corps, de mimer le coït entre eux pour jouer, comme une manière de combler un vide abyssale. Cette absence peut créer une grande fragilité chez des êtres humains. Les privations affectives, le système ultra-hiérarchisé dans lequel s'inscrivent les rapports entre hommes au sein de l'armée, les renvoient à une position d'enfants. C'est à dire des êtres qui sont là pour obéir et apprendre.

Et paradoxalement, alors qu'ils font tout pour devenir des parangons de virilité, ce statut et cet isolement peuvent les faire douter de leur masculinité, la fragiliser. De même dans *Good Kill*, Egan souffre d'avoir perdu sa virilité en changeant de manière de combattre : lui qui était jadis un pilote de chasse, est devenu un pilote de drone, c'est à dire enfermé devant un écran et vivant la guerre à distance, depuis les USA. Il ne se sent donc plus être un corps désirable ; plutôt que dans la guerre, son mal-être semble d'abord trouver sa source dans ce « déclassement » au sein des représentations masculines. Lui qui bénéficiait auparavant de l'aura héroïque d'un pilote de chasse, c'est à dire un modèle de courage et de compétence face aux dangers, se sent désormais infériorisé. Cela en vient à produire des individus qui souffrent du décalage entre l'idéal viril dont on ne cesse de leur parler et auquel ils voudraient correspondre, et ce que la réalité leur renvoie d'eux-mêmes

Cette position d'infériorité dans laquelle les soldats se placent fatalement par leur inaptitude à être de parfaits guerriers évoque une dynamique masochiste. Une dynamique qui semble en fin de compte s'inscrire au cœur du fonctionnement de l'armée. Dans son article « '*A Father is Being Beaten*': Constructions in the Analysis of Some Male Patients » la psychanalyste Rosine Jozef Perelberg évoque ce que nous pourrions donc traduire littéralement par « le fantasme du père battu ». Elle y explique que certains individus masculins, n'ayant pas connu de figure paternelle, ou n'étant pas parvenu à lui créer une place symbolique, sont fréquemment sujets à des fantasmes sado-masochistes. Pour Freud, « tuer le père » - le père n'étant pas exclusivement le géniteur mais un rôle symbolique- est une

1. FREUD, Sigmund, FERENCZI, Sandor, ABRAHAM, Karl, Sur les névroses de guerre, ed. Petite bibliothèque Payot, Paris, 2010 .
2. MODLESKI, Tania, « A Father is being beaten . Man Feminisms and the War Film » Discourse Vol. 10, No. 2 (Spring-Summer 1988), pp. 62-77
3. WEBSTER, Alexandre, "Paradigms of the contemporary American soldier and women in the military", Strategic Review, vol. 19, n°3, 1991, 325-337.
4. STRAW, Mark. "The Guilt Zone. Trauma, Masochism and the Ethics of Spectatorship in Brian De Palma's Redacted (2007)." Continuum. Interrogating Trauma. Arts & Media Responses to Collective Suffering

étape primordiale du développement de l'individu : il s'agit de dépasser ce modèle de masculinité porteur d'interdit, afin d'être capable d'utiliser sa colère, d'être agressif, et d'avoir une plus forte identification masculine. Or, certaines personnes qui ne sont pas parvenues à traverser cette étape souffrent, selon la psychanalyse, d'une masculinité contrariée : ils sont beaucoup plus enclins à des fantasmes où la figure d'autorité serait placée dans une position humiliante, parfois violentée physiquement, ou au contraire se placent eux-mêmes dans cette position de dominé.

Pour Perelberg, les individus transfèrent les trois fantasmes primitifs, la castration, la séduction et la scène originelle - le coït des parents - sur la figure paternelle. Ces sentiments conflictuels et cette sexualisation du « père » constitue une tentative de s'approprier cette figure absente, et donc de combler un manque symbolique dans leur psyché. La psychanalyste s'appuie également sur le travail du fameux Karl Abraham, selon lequel fantasmer d'être battu ou de battre, avec les connotations sexuelles que cela implique, est une étape normale dans le développement. Cela s'insère dans une appropriation de son agressivité. On peut faire un lien entre ces différentes théories et la mécanique sadomasochiste dans laquelle les soldats se trouvent.

Le « père » absent qui occasionnerait cette position dominant-dominé chez les militaires serait en effet ce modèle de virilité prôné par l'armée, cet alter-ego idéal mais inatteignable que les soldats cherchent pourtant à dépasser pour se sentir comme de véritables hommes.

Le film *Redacted* de Brian De Palma, traite d'un fait divers qui a eu lieu en Irak en 2003 sur le mode du found-footage. Il s'est avéré que des soldats américians avaient violés une jeune femme avant de la tuer, elle et toute sa famille. Pour moi, bien qu'on puisse reprocher beaucoup de choses à ce film (à commencer par une certaine complaisance dans la mise en scène du viol de la jeune femme),il a l'avantage de bien mettre en lumière les mécaniques toxiques inhérentes à l'armée. Mark Straw explique le mécanisme masochiste du soldat qui y est mise en lumière : on ne cesse de voir ces jeunes hommes alterner entre une position de toute-puissance face aux civils lorsqu'ils les contrôlent au barrage routier, puis d'impuissance totale face à leurs supérieurs, volontiers orduriers, tyranniques à leur égard.

On assiste sans cesse à l'inversion constante entre une position de maîtrise et celle d'impuissance totale, qui est au cœur de la vie psychologique d'un soldat au front. Impression de toute puissance sur le champ de bataille, que ces hommes armés ont été entraînés à maîtriser, et soumission face à des supérieurs qui les traitent comme des moins que rien, ont le pouvoir de leur faire faire ce qu'ils veulent, à commencer par les corvées les plus absurdes. Cette fameuse fraternité masculine, promue par le cinéma de guerre, semble alors être avant tout une négation de sa subjectivité, comme je l'expliquais plus haut.

La compulsion de répétition semble jouer un rôle primordial dans la position masochiste dans laquelle se placent les soldats. Il s'agit d'un concept théorisé par Sigmund Freud[5] dès 1909 : c'est un comportement qui touche les personnes traumatisées, et qui les pousse à tenter de reproduire l'expérience traumatisante à laquelle ils ont été confrontés. En effet, dans le cas qui nous intéresse, les soldats s'enferment dans cette dynamique de soumission, ne cherchent plus à la quitter, et donc finissent par en faire une source de plaisir.

En insistant, même inconsciemment, sur l'aspect sexuel d'une telle position de dominé, qui peut et même doit faire éprouver du plaisir sexuel aux soldats, on assiste à un renversement des valeurs prônées par l'idéologie guerrière, c'est à dire celle d'être un corps pénétrant, dominant. Dans *Redacted*, les soldats Rush et Flake, comme tiraillés entre les injonctions viriles de l'armée et la très grande passivité de leurs actions sur le terrain, décident de commettre le viol d'une jeune Irakienne qui passe régulièrement par leur barrage. Ils le justifient d'ailleurs comme « une prise de guerre », comme si cela leur revenait de droit en tant que combattant. Plus tard, interrogé par la police militaire,

5.Analysis of a phobia in a five-year-old boy. In J. Strachey (ed.), Standard Edition of the Complete Psychological Works of Sigmund Freud. Volume X. London. Hogarth Press, 1955, pp. 1–150.

Rush dénonce l'hypocrisie de l'armée en questionnant l'officier : « We can bomb them but we can't fuck them ? ». Il place alors les violences physiques et sexuelles au même plan : une norme en temps de guerre, que de nombreux soldats ont intégré malgré les injonctions contradictoires de l'armée.

En ce sens, on peut dire qu'ils ont intériorisé ce que l'on appelle la « culture du viol », véhiculée par l'idéologie guerrière. Un soldat doit être un « homme », et donc assurer sa domination de manière physique et même sexuelle sur son entourage et ses adversaires.

Cette appropriation de son agressivité, a priori normale, atteint en temps de guerre un certain paroxysme que l'on peut aisément comparer à du sadisme. Vous me direz alors : mais dis donc, ce sont des Américains, pas des Français dont tu parles. Oui, certes, j'avais fait mes recherches sur le cinéma américain. Cependant, je repense aux images révélées il y a quelques mois par Mediapart montrant des militaires français néo nazis, en mission au Mali, forçant de jeunes enfants en malnutrition à faire le salut nazi pour qu'ils puissent leur donner de quoi manger. Ce genre d'individus, qui heureusement ne représentent par une norme chez les soldats, s'insèrent cependant parfaitement dans les critères promus par l'armée mais hypocritement condamnés sous couvert de l'honneur et de la morale.

On n'y apprend pas le respect des autres, si ce n'est celui des traditions, de la "Patrie" et de la hiérarchie. On y apprend avant tout à affirmer sa suprématie sur les autres dans la violence, physique ou verbale. Ce faisant, quelle légitimité ont des hommes qui ont gravi les échelons au sein de ce système idéologique pour dénoncer un "péril" sociétal pour notre pays ?

LES POILS FEMININS ONT-ILS TOUJOURS ETE DEGEULASSES?

ROMANE SUCHET

Sur les corps féminins* (*il sera ici question des corps se présentant comme féminins ou perçus comme tels dans la société), le poil répugne. Ces abjects filaments n'ont de place ni au creux des aisselles, ni sur les jambes, ni sur le pubis et encore moins sur un menton délicat ou au-dessus d'une bouche pudique.

Vade retro vil follicule, la femme est glabre, la femme est douce, la femme n'a pas de poil. La fourrure féminine doit se faire la plus discrète possible au risque de s'attirer un tsunami de désapprobations, d'injures, ou de menaces de mort. Car oui, quoi de plus normal pour une société dont le parangon de la sensualité féminine est un pubis plus glabre que celui d'une enfant de douze ans, que de renvoyer le moindre millimètre carré de poils féminin au placard des difformités physiques.

Mais le dégoût (que dis-je, le bannissement manu-militari) du poil féminin est-il « naturel » ? Le rejet de tout poil est-il inhérent à la nature humaine ? Le glabre est-il une condition sine qua non pour entrer de plein pied dans la florissante société capitaliste ? Oui et non. Le rejet de la pilosité est un trait que l'on retrouve dans nombre de sociétés humaines à travers le temps et l'espace. Les grecques, hommes et femmes, de l'Antiquité, aimaient à faire disparaître une majeure partie de leur pilosité aux thermes, de même que les sociétés romaines et égyptiennes, ces derniers rasant même leurs cheveux. Le dégoût pour la pilosité des anciens peut se trouver dans un certain rejet des poils comme symbole d'une animalité barbare, tout autant qu'ils sont des nids à poux, puces et autres joyeusetés dans des ères où l'hygiène laissait parfois à désirer.

De plus, le poil peut repousser même après avoir été coupé, rasé, teint ou arraché, il permet donc aux êtres humains de transmettre des discours et sa transformation est rarement neutre. La coiffure peut permettre de distinguer femmes mariées et célibataires, la tonsure est l'apanage du moine, tandis que la perruque est celle du noble du Grand Siècle. Le poil a donc cette particularité de pouvoir être un signe, un réceptacle variable des avis et des mœurs du temps. Imaginaire et pratique de la pilosité ne font donc qu'un, l'un influençant l'autre en fonction des modes et de la censure du moment.

Le poil n'a néanmoins pas toujours été rejeté. De la fin de l'Antiquité jusqu'au dernier tiers du XIXe siècle, le poil des femmes semble avoir été relativement laissé à sa libre floraison. Les étuves médiévales se proposent bien d'épiler les plus ou moins chastes pubis, tandis que les femmes de la Renaissance s'épilent complètement les sourcils, mais ces pratiques sont celles d'une élite économique et aristocratique. La pilosité faciale – tant qu'elle ne s'écarte pas trop de la norme d'une légère moustache ou d'un soupçon de duvet au menton et aux joues – ainsi que la pilosité corporelle ont droit de cité sur les corps des femmes durant un nombre respectable de siècles. Mais, et c'est là qu'est l'os, cette pilosité n'est pas combattue car elle n'est tout simplement pas ou peu visible.

Le corps des femmes n'existe pas dans l'espace publique. Les seules représentations de corps féminins nus sont celles présentées par les artistes. Peintures, aquarelles, sculptures, l'art occidental fourmille de nus féminins à ne plus savoir où les accrocher. Néanmoins point de poils, mais plutôt un étalage de chairs plus douces et roses qu'un champ de pâte d'amande. Pourquoi cette absence alors que les aisselles et jambes des contemporaines sont belles et bien velues ? Car le corps féminin, et en particulier sa pilosité, est le symbole du stupre le plus éclatant. Tandis que le glabre pubis et la blanche aisselle sont les attributs de femmes idéales, des Vénus irréelles et vierges, les parties sombres et duveteuses des femmes sont le signe du péché originel. Ève et Adam ne se cachent-ils pas les parties après avoir « croqué » la vile pomme ?

Le poil c'est le sexe, et le poil féminin c'est la sexualité féminine, cette hydre terrifiant les hommes depuis que le patriarcat est monde. Le rejet de la pilosité féminine, loin d'être nouveau donc, s'installe néanmoins avec une toute nouvelle force au cours du XIXe siècle. Célébrant l'éclosion de la bourgeoisie économique et du capitalisme triomphant, le XIXe siècle est aussi celui qui installe définitivement le couple modèle où hommes et femmes doivent remplir respectivement leurs rôles de citoyen doué d'intelligence économique, politique et artistique ; et de broc de décoration, tout juste bon à pondre des chiards à intervalle régulière. C'est dans ce contexte on ne peut plus agréable pour la gent féminine que se fixent les règles de la pilosité des femmes. Car le XIXe siècle, loin d'avoir inventé le sexisme et l'hétéronormativité, les place au cœur de la société comme aucun autre siècle auparavant. Hommes et femmes sont érigés en modèle complémentaires – mais inégaux – dont l'union sacrée forme la sainte cellule familiale, apte à reproduire le corps social. Ces deux entités, afin de s'assembler parfait ement, doivent donc être aussi parfaitement opposées. L'homme, grand, fort, doué de raison et velu, s'oppose donc à présent à la femme frêle, émotive et glabre, autant dans les imaginaires que dans les théories scientifiques. La qualité imberbe de la femme est un élément inhérent de son identité qui lui permet de faire corps avec les attendus physiques et moraux de son genre.

Une certaine marge de manœuvre existe encore pour les femmes jusqu'au dernier quart du XIXe siècle. Jusqu'aux années 1880, les poils féminins bénéficient même parfois d'une certaine aura charnelle et esthétique - tant que ces derniers restent légers et s'apparentent davantage à du duvet qu'à des poils noirs et serrés. Le poil étant une porte d'entrée vers la sexualité, la moindre apparition d'une touffe coquine au détour d'une aisselle provoque la pâmoison ou les ires de la gent masculine. Néanmoins, les poils sont laissés tranquilles et/ou désirés car ils demeurent cachés. De la fin du premier empire jusqu'à la troisième République naissante, le corps des femmes est caché comme jamais auparavant. En presque un siècle, pas le moindre genou, coude ou poitrine ne s'expose à la vue de la bonne société bourgeoise (exception faite des Grandes Horizontales, flamboyantes prostituées qui ne reculent devant aucune extravagance pour s'arroger l'intérêt des grands de ce monde, mais leur cas est par bien des aspects unique). La pilosité, cachée dans les pudiques plis des tissus, ne subit pas la censure, mais dès lors qu'elle s'affiche: c'est le couperet. Les actrices ainsi que les peintre.esse.s en font les frais.

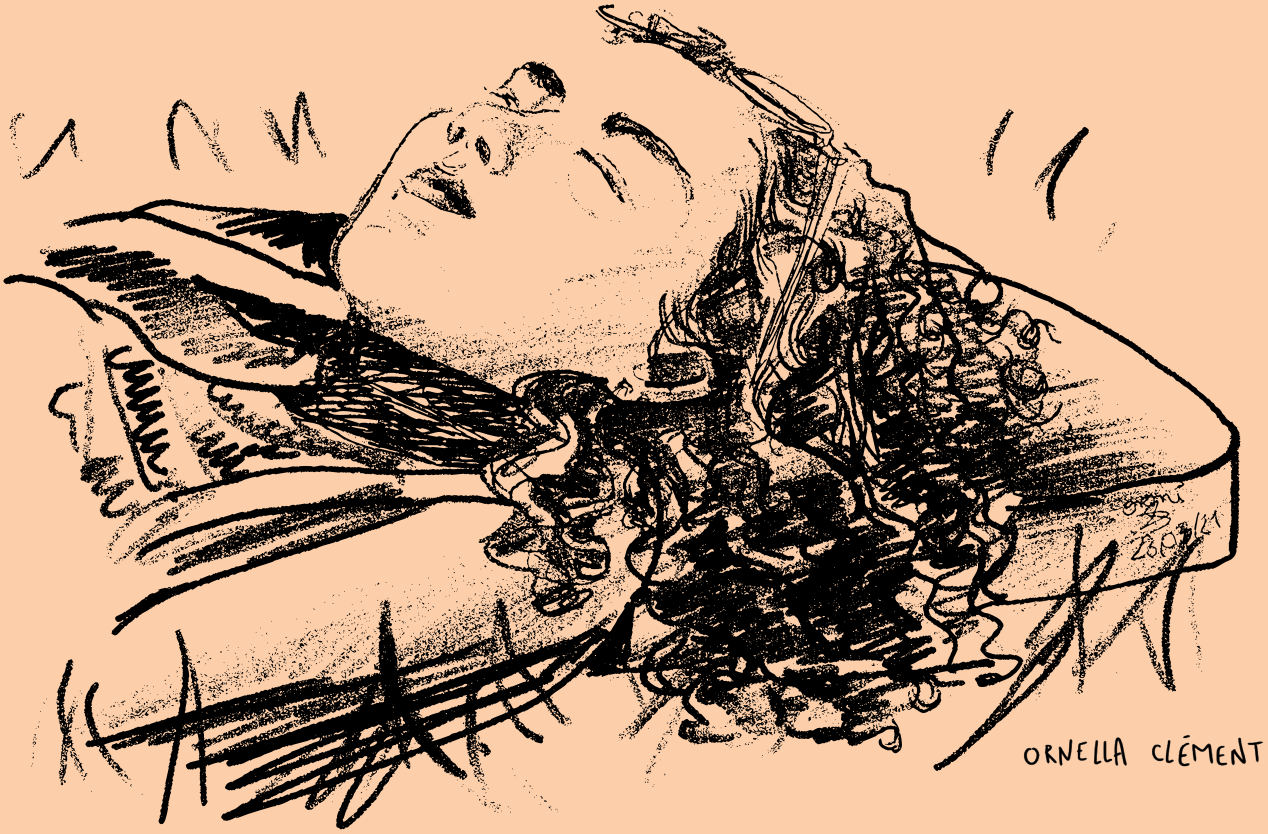
La série de nus couchés de Modigliani, peint en 1917, subit ainsi la condamnation de la censure lors de leur première exposition pour cause de pilosité immorale. Quant aux comédiennes et danseuses qui dévoilent leur corps sur scène, elles sont priées de bien vouloir faire disparaître leurs poils sous peine de se faire remonter les bretelles par le Commissaire de Police.

Au début du XXe siècle, l'actrice Olga Desmond cherche ainsi à prouver que sa représentation de Phyné nue n'est pas obscène car elle s'est préalablement rasée le pubis et les aisselles. Elle ne présente donc pas son vulgaire corps nu mais un corps idéalisé et quasi-divin. Le poil est laissé libre sur le corps des femmes tant qu'il est invisible. Dès qu'il se dévoile, sur scène ou sur toile, il est prohibé.

Néanmoins, l'avènement des loisirs dès le milieu du XIXe siècle marque le début de la fin du règne des poils. Les corps féminins se dévoilent peu à peu, à la plage, aux bals, inaugurant le début de l'épilation à une plus grande échelle, mais uniquement dans les hautes sphères de la bourgeoisie. Les duvets des bras disparaissent face aux robes bras nus et décolletés de l'Opéra, puis ceux des jambes face à la démocratisation des maillots de bain et des plaisirs de l'eau. Ce sont cependant dans les années 1920 que le glabre prend son réel essor et que la pilosité perd de plus en plus de terrain. La démocratisation des robes toujours plus légères, dont les fines bretelles laissent apparaître à présent complètement les aisselles, marquent l'entrée dans l'épilation de masse. Bien que certain.e.s réfractaires à l'épilation - étonnamment souvent masculins - n'hésitent pas à étaler leur répulsion pour ces dessous de bras imberbes, la messe est dite, les aisselles sont dorénavant glabres. A partir des années 1930, les quelques voix dissonantes se sont tues. Hommes comme femmes rejettent unanimement la pilosité féminine et le mouvement vers le glabre ne fait que se renforcer au fil du dévoilement du corps des femmes. Le marché de la pilosité, nouvelle manne économique pour les sociétés cosmétiques, a bien fait son trou dans le paysage occidental et n'est pas près de lâcher prise. Le temps du poil sensuel et transgressif est révolu, à nous celui du poil sale et inesthétique, alea jacta est.

L'histoire de la pilosité féminine n'est pas faite d'un rejet équivoque et intemporel. Le rapport et l'imaginaire lié au poil fluctue en fonction des modes, des mœurs et de l'économie du moment. Le marché de l'épilation se porte aujourd'hui à merveille et prend en ampleur un peu plus chaque année. Même une pandémie mondiale et un confinement de trois mois n'ont pas empêché les magazines et les industriels de nous inviter à conti nuer à s'arracher minutieusement les follicules. Même caché, le poil n'a aujourd'hui plus droit de cité sur le corps des femmes, et ces dernières sont priées de bien vouloir les faire disparaître, ne serait-ce que pour leur propre bien-être.

Sexualisée, diabolisée, réprimée ou portée aux nues, la pilosité féminine subit quoi qu'il arrive les discours et représentations de la société patriarcale. Elle n'est jamais neutre mais toujours politisée, qu'elle témoigne du rejet ou de l'intégration aux mentalités contemporaines. Que l'on choisisse le glabre ou le velu par goût, par peur du regard extérieur ou par choix politique, il est nécessaire de comprendre d'où vient ce rapport si complexe et cette recherche du glabre que l'on veut voir comme « naturel ». Nos corps sont politiques car ils transmettent des discours, parfois malgré nous, et il est nécessaire de comprendre leur histoire afin de ne pas simplement subir mais commencer à se les réapproprier. comme « naturel ». Nos corps sont politiques car ils transmettent des discours, parfois malgré nous, et il est nécessaire de comprendre leur histoire afin de ne pas simplement subir mais commencer à se les réapproprier.



L'été à Saint-Michel

Elle a sorti un paquebot de sa poche et elle riait comme à la radio.
Un petit sachet d'herbe toute verte.
Et elle rentrait ses mains dans ses manches pour faire comme si elle était manchot.

Parfois j'ai peur de mon propre lit.
J'ai peur de me perdre dans mes draps ; j'ai peur que tu ne sois pas là.
Tu n'es jamais là.

Tu chantes.

J'ai rêvé de choses étranges.
La réalité est foutue, tu ne le vois pas ?
La réalité a une odeur qui ne me plaît pas.

On aurait pu se dire au revoir, à bientôt. Tout ça ne marchera pas.
Elle : Tu hallucines, pourtant. Tu es seul dans ton lit.
Lui : Je voudrais juste partir ailleurs. Devenir quelqu'un que je puisse admirer.
Elle : Moi j'aurais bien voulu t'admirer.

DANTE DEL CHINGARO

BIG EYELASH

PHOTOMATON

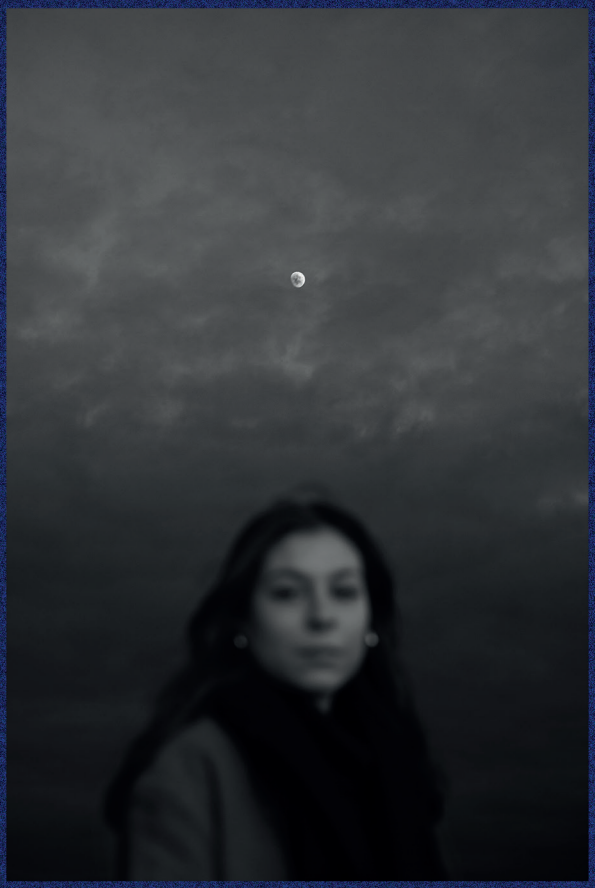
TONNERRE ! cherche aussi à montrer l'instant présent : quoi de mieux que d'exposer des aspirants photographes et leurs selections.

Pour démarrer voici le travail de deux photographes : Laurie Bisceglia et Léo Adrover.

Laurie Bisceglia: réalisatrice et photographe autodidacte, fascinée par les visages, les regards et les astres.
Elle pose son regard très personnel aussi bien sur personnes que sur l'architecture des batiments ou la lune.

Léo Adrover : monteur / musicien / potographe, il parle de lui à la 3eme personne vu qui est le rédacteur de cette rubrique photo, toujours mon appareil dans la poche, j'aime prendre des instants de vie et de création artistique comme des concerts ou des tournages.

PHOTOMATON



www.lauriebisceglia.com
@lauriebisceglia

www.lauriebisceglia.com
@lauriebisceglia

Pont de Nuit, Argentique Canon A1 / Cinestill 800

Ces rêves, Argentique Canon A1 / Cinestill 800

Feuilles de nuit, Argentique Canon A1 / Cinestill 800

Trottoirs de rêve, Argentique Canon A1 / Kodak Portra 800

Route, Argentique Canon A1 / Cinestill 800

Pharmacie de garde, Argentique, Canon A1 / Cinestill 800

Lumiere Rouge, Argentique, Canon A1 / Kodak Portra 400

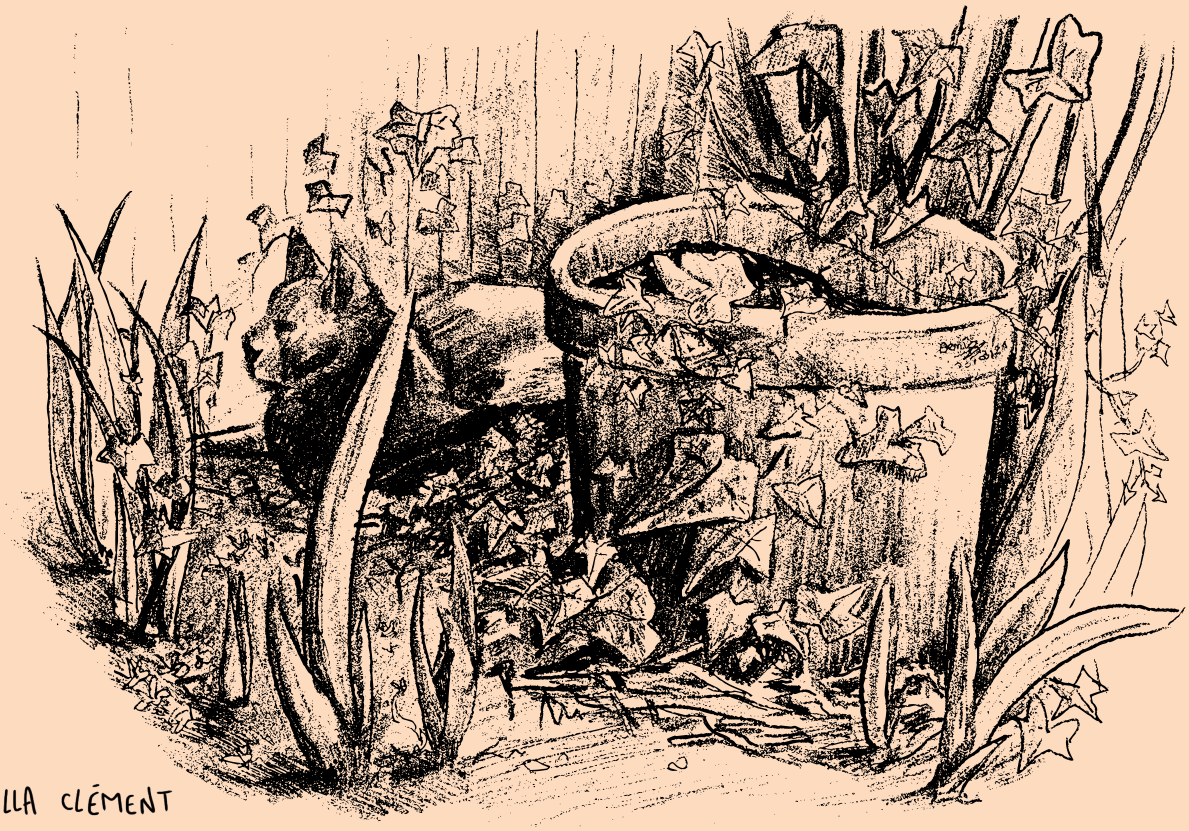
I

Un oiseau est passé aujourd'hui, il a sourit.
De son sourire, j'ai dérivé vers tes yeux.
Puis le ciel, les immeubles, l'odeur rance qui enrobe les rues de Paris.
De là, j'ai divagué vers la vieille dame qui crie à sa fenêtre, le chat qui gueule de n'avoir pu finir sa nuit, les tasses de café qui s'entrechoquent et les marins de la criée avec leurs voix rauques et fortes.
Puis Notre Dame m'est apparu, céleste et fière, je crois que je lui ai plu.
La Seine clapote et brille.
Ce matin, un oiseau est passé.
Il a sourit.
Et il a emporté avec lui les rayons du soleil qui illuminent Paris et puis ta peau et puis ton lit.

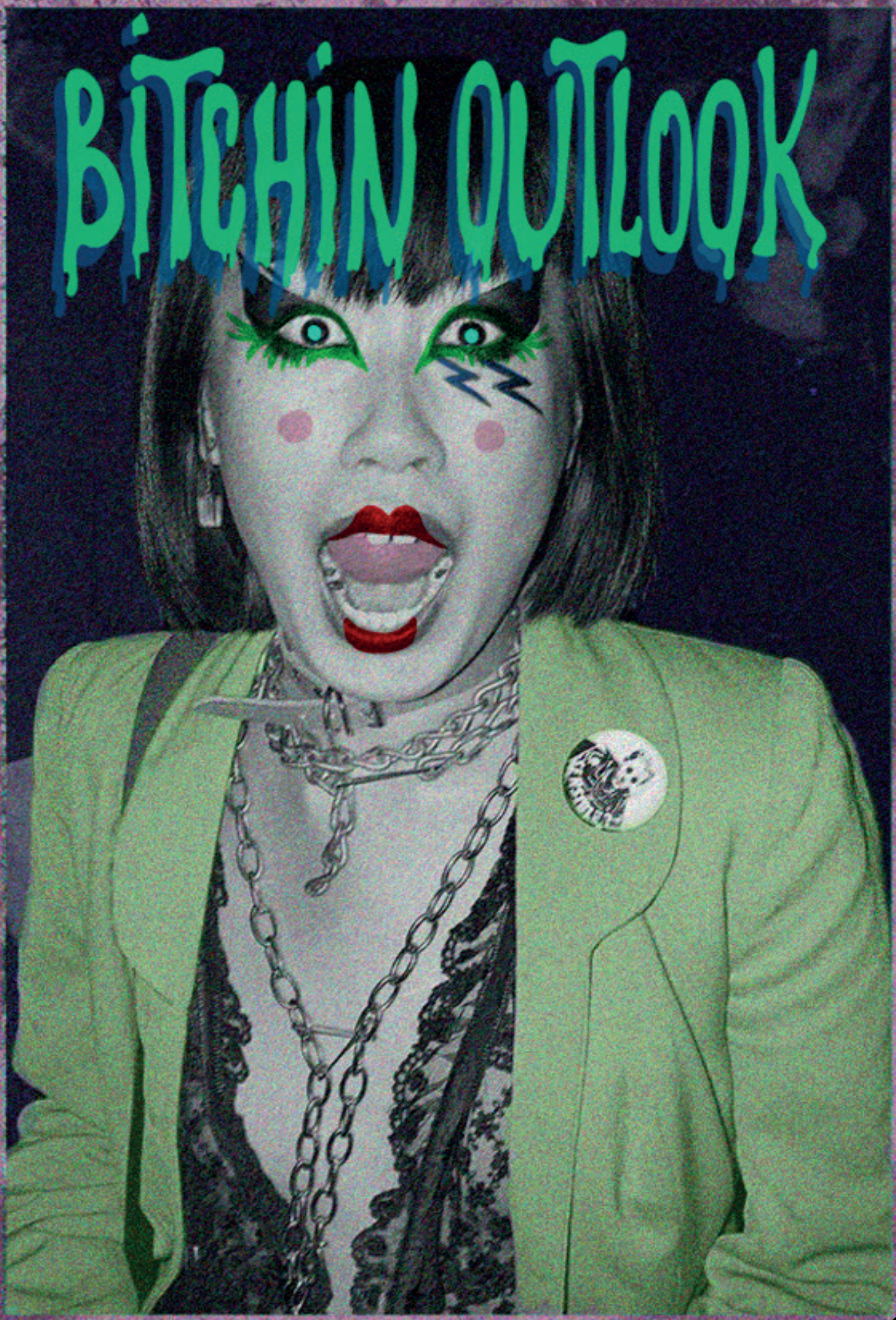
II

La première goutte de pluie tombait à peine qu'elle rejoignait déjà l'océan de larmes à ses pieds.
Je pars sans la quitter, elle sera toujours là.
Je la regarde s'éloigner mais elle ne bouge pas.
Ce n'est pas elle qui prend le train, c'est moi.
Sa silhouette déjà s'efface mais ses traits se durcissent dans ma mémoire.
Je change de pays mais je sens encore sa langue toucher la mienne.

LOUNIS OURRAD



ORNELLA CLÉMENT


BITCHIN OUTLOOK

- VOUDRIEZ-VOUS UNE FICTION ??
- NON MERCI, JAMAIS APRES LE CAFE !
-TU VAS LA PRENDRE OUI ?!
-OH, HE BIEN JE PRENDRAIS UNE FICTION ALORS.

FICTIONS

P.

Le Cantique

Sept heures. Mardi. Un téléphone posé sur une table de chevet en bois sombre s'anima et une alarme retentit. Jean-Charles ouvrit les yeux. Il s'étira longuement avant de couper la chique à la sonnerie stridente. Il se leva. Le pied droit d'abord, le gauche ensuite. Ses pieds nus rencontrèrent le tapis molletonné, positionné stratégiquement pour les accueillir chaque matin avec douceur. Il se dirigea d'un pas chancelant vers la salle-de-bain. Des vêtements, pliés sur une chaise en osier, l'attendaient depuis la veille. Geste attentif, de soin pour lui-même. L'eau coula sur son dos. D'abord glacée pour le réveiller puis chaude, pour le réconforter. Cinq minutes, pas plus. Chaque parcelle de peau fût frottée au savon, en débutant par le cou, descendant vers les pieds, pour terminer avec le visage. Il ne faudrait pas prendre le risque de rester avec du savon dans les yeux tout le long de l'opération. La cabine de douche s'ouvrit, laissant s'échapper un nuage de vapeur épaisse. Ses poils de torse, imbibés d'eau, étaient collés à sa peau, traçant des dessins saugrenus. Une serviette douce et parfumée était suspendue, de sorte qu'il puisse l'attraper sans que ses pieds n'aient à quitter le bac. Il se tapota soigneusement le visage. Ses sourcils s'hérissaient sur son front. Puis tout le corps fût séché, avec grand soin.
Déodorant, crème hydratante, un coup de peigne. Le corps de Jean-Charles était fin prêt à se parer de sa tenue de travail : une chemise bleu ciel, un pantalon noir et une veste assortie. Des chaussettes rayées venaient apporter la touche de folie à l'ensemble.
Son petit déjeuner fût englouti sans grand plaisir, accompagné par la lecture du journal du jour. Les nouvelles étaient inquiétantes. Deux tranches de pain noir recouvertes de miel de châtaigner et un thé vert plus tard, Jean-Charles parfit sa toilette en se brossant les dents durant trois minutes. Il cracha. Les coulures de dentifrice, blanches et mousseuses, furent éliminées par l'eau du robinet, claire, purifiante, guidée par la main de l'homme désormais bien propre et à l'haleine parfaitement fraîche.
Le vent frais frappa le visage glabre du fringant trentenaire, qui s'inquiéta de la tournure qu'allait prendre sa coiffure. Ses cheveux fins et lisses étaient dérangés à la moindre brise. Cette faille dans son apparence, toujours si soignée, ne manqua pas de l'angoisser. Une fois installé à sa place habituelle dans le bus 37, il put remettre de l'ordre dans sa chevelure châtain, en jetant un œil à son reflet dans la vitre couvertes de traces de doigt. Son téléphone vibra dans sa poche. Sur l'écran s'affichait un message de son ami Bruno : « Tu viens ce soir ? » Jean-Charles sourit et ne put retenir un petit rire surpris. Evidemment qu'il viendrait ! On était mardi. Mardi soir, c'était karaoké. Jean-Charles était en effet féru de la pratique. Il aimait pousser la chansonnette et ce petit bar miteux était devenu son repaire pour s'entraîner, sans jugement. Bruno aurait dit que la seule pression que l'on pouvait trouver dans ce lieu était dans sa pinte. L'humour de Bruno était douteux et prévisible. Mais Jean-Charles aimait ce qui était prévisible. Les deux hommes, bien que fort différents, étaient devenus bons camarades, à défaut d'être amis. Jean-Charles était bien trop timide pour se lier d'une véritable amitié avec qui que ce soit. Cela ne l'attristait pas outre mesure. Il avait fini par accepter sa nature et s'était cantonné à une distance cordiale avec l'ensemble de ses fréquentations. Il se protégeait ainsi de potentielles déclarations embarrassantes qui resteraient gravées dans sa mémoire pour toujours, de bafouillements, de joues rougissantes ou de questions trop personnelles auxquelles il fallait répondre. Jean-Charles avait besoin de barricades autour de ses pensées et de ses émotions. Plus personne, depuis le petit Antoine de la cinquième B, n'avait connu aucun de ses secrets. Chanter était son seul moyen d'expression libre, sa bulle d'air et ce bar karaoké, son oasis. Il n'avait guère besoin de plus.

La journée se déroula sans encombre. Jean-Charles travailla sérieusement, écouta avec un sourire crispé les conversations autour de la machine à café, pris sa pause déjeuner seul, devant son écran et ne tenta de faire aucune blague à quiconque. Tout fut plus facile à supporter car il gardait dans un coin de son esprit que le soir-même, il chanterait.
Fin de journée. Jean-Charles éteignit son poste, attrapa sa veste pliée sur le dossier de sa chaise, salua l'assemblée d'une voix qui se brisa et ne fut entendu que par Jacqueline, assise en face de lui. La femme lui adressa un sourire, proféra un « au revoir tout le monde » sonore, auquel tout le monde répondit et partit. Jean-Charles, sans rien en montrer, sentit la pointe de la honte lui larder le ventre.
L'homme quitta le bureau, reprit le même bus en sens contraire et rentra chez lui. Il retira ses chaussures, son pardessus et ses vêtements, pour enfiler sa tenue de lumière : un pantalon de toile beige et une chemise rose pâle.
De nouveau, il se peigna devant le miroir en chantant, se regardant droit dans les yeux. Il se trouva plein d'assurance et l'humiliation de ne pas avoir été entendu par ses collègues fut oubliée.
Dix-neuf heures. Il était temps de partir. Il ne fallait pas manquer l'happy hour.
Jean-Charles pénétra dans le petit établissement. Un plafond bas. Des murs couverts de vieilles affiches. Un sol collant. Des néons de couleurs. Des tables carrées. Un bar. Et une scène, au fond. Il passa devant le barman. Ils s'échangèrent un salut. Il leva la main à l'adresse des quelques personnes présentes et sourit au chanteur qui s'époumonait sur *Comme toi*. Il ôta son manteau, toujours le sourire aux lèvres. Bruno était assis à la table à côté. Il était trapu, les cheveux noirs, un peu longs sur les oreilles et dans la nuque. Un petit ventre rond tendait son T-shirt et un sourire franc éclairait son visage, sous sa moustache fournie et sa barbe de trois jours. Des petites rides plissaient les coins de ses yeux noirs et expressifs. Il leva sa pinte vers lui. La chanson s'acheva et tout le monde applaudit. Bruno lança :
- Alors ? Comment va ?
- Oh pas trop mal et toi ?
- On fait aller. »
Le chanteur passa à côté de Jean-Charles qui leva le pouce à son attention.
- Tu bois un truc ? Je te paie une bière.
- Oh bien volontiers ! Une blonde, s'il te plaît.
- Tu m'offriras la suivante.
- Je sais pas s'il y aura une suivante, gloussa Jean-Charles. Mais déjà, Bruno s'était tourné vers le barman pour lui crier sa commande. Jean-Charles se râcla la gorge pour masquer sa gêne. Une fois de plus, il n'avait pas été écouté.
Une pinte arriva devant lui. Sa couleur sombre ne trompait pas : c'était une brune. Jean-Charles trouvait les brunes trop amères. Il n'en dit rien à son camarade, dont la bière avait la même teinte, et leva son verre vers lui, pour le remercier. Il trempa ses lèvres dans le breuvage et se reteint de grimacer. Certainement, il n'y en aurait pas de deuxième.
Il se dirigea vers le bar, derrière lequel officiait Claude. Malgré ses cheveux grisonnants, le barman n'avait pas une ride sur sa peau noire. Il regarda Jean-Charles arriver et l'accueillit d'un mouvement de tête, le sourcil toujours soucieux :
- Tu nous fais quoi, ce soir ?
- Mets-moi *Le Temps des Cathédrales*, tiens.
- Ça part. »
Jean-Charles retourna à sa table, sans plus toucher à sa bière. Bruno, lui, avait déjà entamé la sienne de moitié.

Annie était sur scène et entraînait les quelques personnes présentes dans la salle à chanter avec elle. Jean-Charles était impressionné par son aisance. Une vraie présence scénique. Bien sûr, la qualité vocale ne suivait pas toujours mais quelle show girl !
La performance finie, les applaudissements crépitèrent. Jean-Charles se leva et fit une bise à la chanteuse quand ils se croisèrent. Le sourire de la femme était plein des émotions nourries par la scène. Sur son trajet, Sandra lui tapa l'épaule en signe d'encouragement et Bruno cria un « Wouh ! », les mains en porte-voix.
Jean-Charles sauta sur les planches avec grâce. Il se saisit du micro, l'approcha de sa bouche pour dire « bonsoir, tout le monde ». Bruno brama de plus belle. Cette fois-ci, il avait été entendu. La musique démarra. Il adressa un sourire à Claude, qui le lui rendit, un pouce levé. Les paroles s'affichaient sur le prompteur mais tout le monde savait que Jean-Charles n'en avait pas besoin. Envahi par l'intensité du morceau, il sentait son corps vibrer de l'intérieur. Alors qu'il entamait le refrain, il se tourna vers la salle, en écartant le bras.
« Il est venu le temps des cathédraaaaaleuuuuuh. »
Jean-Charles se figea. Son regard était porté sur le fond de la salle, les yeux écarquillés, la bouche ouverte, prête à dire que le monde était entré dans un nouveau millénaire. Mais la suite ne venait pas. Il leva le bras et tendit le doigt. Au bout de celui-ci, derrière l'assemblée : la Vierge. Le visage doux, entouré de voiles blancs et bleus. Un sourire mystérieux et un regard éminemment tendre. Une lumière émanait d'elle, se projetant sur les murs crades. Le temps s'était arrêté. Puis Annie avait demandé :
« Qu'est-ce qu'il t'arrive ? ça va Jeanchou ? »
Le public se tournait vers là où il pointait son doigt. La Vierge disparut.
Jean-Charles reprit son souffle, comme s'il eut été en apnée.
Il descendit de la scène en manquant de tomber et se dirigea vers le fond de la salle, là où venait d'avoir lieu l'apparition.
Bruno se leva, soucieux, et lui demanda ce qu'il se passait.
Jean-Charles répondit en balbutiant qu'il avait vu la Vierge. Tout le monde se regarda, ne sachant trop s'il fallait rire ou s'inquiéter. Bruno prit le parti du rire :
« C'est bon mon vieux, arrête de te foutre de nous !
- Je vous jure que c'est vrai ! »
Jean-Charles regarda l'assemblée d'incrédules, impuissant.
- Vous ne me croyez pas ?
- Bah non ! La Vierge ! Dans un karaoké ! Tu t'entends ?
- C'est vrai que ça n'a aucun sens.
- Et personne d'autre ne l'a vue !
- T'as pas vraiment de preuve.
- Eh ! Y avait quoi dans ta bière ? Sers m'en une, Claude !
Tout le monde était hilare. Jean-Charles était désespéré, presque au bord des larmes. Il ne put contenir cette vive émotion qui le traversait et explosa :
« Mais c'est vrai ! Qu'est-ce qu'il vous faut pour que vous me croyez ? »
Alors que Claude servait une bière pression à Bruno, le jet ambré s'arrêta soudain. Après quelques crachotis, un liquide bordeaux s'écoula de la tireuse. Claude le fixa, médusé, avant de balbutier :
« Du... du vin ! La bière a été changée en vin ! »
Les rires s'arrêtèrent. Tous se tournèrent lentement vers Jean-Charles. Les regards posés sur lui étaient nouveaux. De la crainte à l'adoration, il n'avait jamais vu une telle palette d'expressions à son endroit. Et il n'était pas certain d'aimer ce changement.

DANTE DEL CHINGARO

PANIQUE SUR LA START-UP NATION

Partie 1 . L'AIGLE DE L'OPENSPACE

C'était un lundi matin d'octobre jusque là normal dans les locaux parisiens de la Start-Up Pelleas. Denis consultait ses mails, mal installé sur son petit fauteuil, tandis que tout l'open space bruissait des anecdotes du week-end de ses collègues. A vrai dire, il faisait semblant de lire ses mails puisqu'il avait dû passer son samedi et son dimanche à résoudre un problème de la première importance avec l'un des clients les plus importants de son portefeuille. Il était donc déjà, ce lundi à dix heures du matin, au courant de toutes les missives électroniques des deux derniers jours, puisqu'il y avait répondu au lieu de profiter des derniers rayons de soleil avant l'automne. Les yeux cernés, les joues grises et le dos douloureux, il se contentait donc de fixer un point de plus en plus flou sur son écran, en espérant qu'une notification vienne lui signaler qu'il avait enfin reçu un nouveau message. Et que celui-ci ne soit pas du spam ou une énième avance sexuelle de Monique, la stagiaire aux service d'Intégrations des Données, et optionnellement la cousine d'un des deux fondateurs, Maxime de Culbert ; ce qui fait qu'elle se permettait de tyranniser l'un des plus anciens employés de la boîte malgré son statut naturel de sous-fifre.

Alors qu'il allait enfin se décider à boire la fin de son mauvais café qui agonisait depuis dix minutes dans le fond de sa tasse, un sifflement retentit. Il leva mollement le regard vers l'entrée des bureaux, où se tenaient Maxime et l'autre fondateur, Justin Montmirail en bras de chemises et jeans trop serrés, les bras croisés et des sourires pleins de dents et de fierté en étendard.

- Salut la team ! On espère que vous avez passé un super week-end, on a une excellente annonce à vous faire, alors tous en salle de réu ASAP !

Comme une seule bête de trait trop grasse et obéissante, l'ensemble des occupants de l'open place se leva avec un enthousiasme plus ou moins feint et se dirigea vers la « salle de réu », qui était aussi devenue depuis quelques mois une salle « détente ». Ce qui voulait dire que la plus part des chaises avaient été virées pour pouvoir y mettre une balancelle et un billard que les deux fondateurs monopolisaient tous les après-midi, puisqu'ils étaient les seuls à avoir le temps de s'en servir. En ce qui concernait les réunions de travail, les équipes se rendaient désormais dans les cafés du bas de la rue.

- Tu crois qu'on va avoir droit à un TedX où ils vont expliquer comment ils ont réussi à créer une des sociétés de data mining les plus performantes de Paname ?

Lucien s'était faufilé derrière Denis comme un ninja. Contrairement à son ami en ruine, il avait toujours l'air frais et avenant, impeccablement vêtu. Denis se contenta de lui sourire, bu d'une traite son café froid et fit une grimace.

- Il faudrait qu'ils nous fassent un cours d'Histoire sur le commerce triangulaire alors, je crois que c'est grâce à ça que leurs familles ont pu payer leur école de commerce.

Lucien laissa échapper un rire mélodieux et se dirigea sans plus attendre vers la salle de réu, tout plein d'une énergie juvénile. Avant d'enfin se lever de sa chaise, vraisemblablement rembourrée à la paille vu l'état de son dos, Denis se demanda comment son ami avait réussi à se détruire à la cocaïne sans jamais afficher aucun des effets secondaires. Dans la salle de réu/détente, plus de la moitié du personnel était debout, entassés les uns les autres faute de place.

Monique s'était permise de s'assoir les jambes bien écartées sur la table de billard et elle fixait Denis d'un regard lubrique qui le mit mal à l'aise et lui fit douter de l'abolition du droit de cuissage. Maxime et Justin se tenaient bien à leur aise devant le grand tableau veleda absolument vierge et sans aucune trace de feutres qu'ils avaient installés sur un des murs il y a de ça deux ans. Denis lui était enserré entre Patricia et Luc, ancien rugbyman, et avait du mal à respirer.

- On espère que vous êtes tous prêts pour une nouvelle semaine ! Commença Justin, avec sa voix aigüe et sa petite coupe de cheveux de moniteur de ski.

- On sait que c'est mal de vous faire perdre un temps de travail précieux dans une période d'activité comme celle-ci mais on a une super nouvelle pour vous, continua Maxime avec sa voix plus virile, mais qui n'allait pas du tout avec son corps fluet.

Lucien les appelait « l'hydre à deux têtes », et c'est vrai qu'ils ressemblaient parfois à une seule et même entité, de manière tout à fait flippante. Denis se demandait s'il n'y avait pas une sorte de romance érotique derrière leur success story néo-capitaliste de meilleurs amis entrepreneurs, jeunes et talentueux, extrêmement riches et catho. Il se rappela ensuite qu'il n'avait aucune envie d'imaginer leur vie sexuelle, d'autant plus qu'il était celui qu'ils avaient chargé jadis d'étouffer certaines affaires de harcèlements internes les concernant. Cela lui avait permis de retarder sa mise au placard de quelques années, mais il sentait malgré tout que sa date d'expiration approchait. Il gratta son menton mal rasé en repensant à ces charmantes jeunes collègues en pleure, et fit la moue. Cette hydre bien dégueulasse savait les choisir, ses proies.

- ...Et donc afin de faire rentrer Pélléas dans cette nouvelle ère du management, et par souci de rester les plus performants, nous avons décidé d'accueillir un nouveau venu dans l'équipe ! Et pas à n'importe quel poste. Je vous demande d'accueillir chaleureusement le nouveau Chief Happpiness Officer de la boîte : Hans Steinhagen !

Tout le monde applaudit. Lucien se retourna vers Denis et lui fit un clin d'œil. Denis se tourna vers Monique, elle lui fit un clin d'œil aussi. Denis regarda alors ses chaussures, et fut ravi qu'elles ne possédaient pas d'yeux. Qu'est-ce que c'est que cette connerie, se dit le trentenaire, et il le dit suffisamment fort pour que Patricia et Luc se tournent vers lui avec désapprobation. Justin surenchérit :

- Nous avons décidé d'engager le top du top, un spécialiste du genre, peut-être même un des précurseurs. Hans Steinhagen était officier dans une célèbre agence de renseignements allemande, avant la chute du Reich ! Autant vous dire qu'il a vu du pays ! On est ravis d'accueillir un profil aussi polyvalent et expérimenté chez nous.

Les applaudissements se turent progressivement. Un bruit métallique régulier se fit entendre de plus en plus fort dans le couloir, puis Hans entra dans la pièce, sa jambe de métal si bruyante d'abord, puis le reste de son corps musculeux et meurtris ensuite. Il mesurait bien 1m90 et semblait encore porter son uniforme sombre de l'époque. En tout cas une casquette noire recouvrait sa fine chevelure qui semblait impeccablement coiffée et laquée. Son visage parfaitement rasé affichait une mine grave, accentuée par le fait que tout le côté droit de son visage, parcouru de cicatrices, semblait définitivement paralysé. Son œil droit, quant à lui, avait tout l'air d'être en verre. Denis eut quand même l'impression que le nouveau manager lui avait fait un clin d'œil en rentrant. Hans avança avec sa démarche lourde pour venir se positionner entre Justin et Maxime, les dépassant tous deux d'au moins une tête, et tapota fermement leurs épaules avec ses mains gantées de cuir. Puis il afficha tout d'un coup un sourire diplomatique, qui ressemblait plus à un rictus inquiétant dû à son handicap facial. Après avoir parcouru l'ensemble du personnel de son regard d'acier, il s'exprima dans un français élégant mais non dépourvu d'un très fort accent bavarois :

- *C'est un réel honneur de rejoindre l'une des Licornes françaises les plus côté en Bourse ! Je serai bref afin que nous puissions tous retourner au travail dans les meilleurs délais : je tiens à remercier vos deux merveilleux directeurs de leur confiance. J'ai eu quelques passages compliqués dans ma carrière, mais je suis ravi de voir que le fleuron technologique français me réserve toujours une place de choix en son sein. J'espère être pour vous un manager respectable, un collègue efficace, et, pourquoi pas, nous pouvons tous rêver, un ami de confiance. Je voudrais placer notre nouvelle, et je l'espère fructueuse, collaboration, sous le signe du. Das Glück !*

Justin lui souffla quelque chose à l'oreille

- *Oui, ‹ du bonheur », excusez-moi ! Je n'étais pas venu en France depuis si longtemps !*

Tout le monde avait l'air particulièrement attendri par le fait qu'un homme d'un certain âge ait réussi l'exploit de se réinsérer sur le marché du travail, d'autant plus dans un secteur aussi pointu. Denis entendit Luc dire à Patricia : « Décidément ils ne lésinent pas sur le recrutement, ils ont dû payer les meilleurs chasseurs de tête pour mettre la main sur une prise pareille ! ».

- *Avant de vous laisser retourner à vos postes de travail, j'aimerais vous annoncer que l'un des principaux axes de ma technique managériale sera l'intégration. C'est pour ça que j'estime qu'une des priorités serait d'instaurer entre nous ce que les anglo-saxons appellent un ‹ check », n'est-ce pas. Ce salut de la main popularisé par nos amis américains de couleur ! J'aimerais que certains d'entre vous viennent me voir dans mon bureau d'ici la fin de la journée, avec des propositions à ce sujet. Je vous remercie et très belle journée à vous.*

Et Hans quitta les lieux comme il y était entré : extrêmement lentement et bruyamment. La foule commença elle aussi à se disperser dans le brouhaha des bavardages bon enfant.

- Non mais on croit rêver ! Dit Lucien qui venait de réapparaître derrière Denis. Tu as entendu ça ? Hans va avoir un bureau pour lui tout seul ?! Et moi qui me casse le cul à me taper leur open space depuis un an alors qu'avec mon niveau d'études et mes résultats je pourrais au moins être promu « chief of acquisition and dispositions » depuis belle lurette, et ne rien foutre peinard derrière mon écran avec mes 8k nets par mois ! Ah les chiens…

Et il disparut.

Denis se retrouva seul dans la salle de détente, songeur. Chief Happiness Officer… Happiness Manager… C'était certainement le poste idéal dans une start-up comme celle-ci : principalement du vent, aucun travail concret mais un poste à responsabilité qui garantissait salaire élevé, bureau individuel et l'oreille attentive de ces deux cons de Maxime et Justin. En somme, le véritable pouvoir dans cette boîte de minables qui vomissait de l'argent par tous les trous, sauf vers ceux qui bossaient vraiment. Tel un crocodile attendant patiemment que sa proie arrive au niveau de ses mâchoires, Denis restait immobile. Mais dans son crâne avait lieu une véritable tempête, un bouillonnement intellectuel tel qu'il ne s'en croyait plus capable depuis que son quotidien de cadre amorphe lui avait anesthésié la cervelle. Il était en train de forger un plan. Un plan pour prendre la place du nazi et, in fine, occuper le rôle qui lui était dû depuis le début de cette misérable aventure entrepreneurial : il devait devenir le nouveau directeur exécutif de cette société de merde.

Et y foutre le feu avant de la revendre des millions à l'un des ces riches givrés qui rêvaient d'investir tout ce qu'ils avaient économisé en salaires décents pour conquérir les étoiles.

LOUNIS OURRAD

Quid de Quaid McDeagle

Quatorze heure, Quaid McDeagle souleva sa carcasse hors de son futon, une cigarette déjà pendue au bec. Pour ce détective privé de 44 ans, la journée pouvait commencer.

Quatorze heure et deux minutes, Quaid a fini son rituel matinal; il a perdu six cent grammes, a bu son irish coffee quotidien et s'est aspergé le visage de quelques gouttes d'eau. De son futon à son bureau de travail il n'y avait que trois mètres, une distance certes courte mais qui constituait néanmoins l'intégralité de l'effort physique fourni par le bedonnant détective depuis quelques temps.

Il ne l'avouera jamais à personne, mais Quaid n'a plus la flamme qui permet à un homme lambda de devenir détective privé. Il ne se sent plus de fouiller les poubelles débordantes d'un hôtel à quatre heures du matin en espérant y trouver un vestige d'une partie de jambes en l'air adultère, ni de questionner les piliers de bar d'un bouge crasseux qui ne sauraient se rappeler le nom de leur génitrice ou bien encore de rester accroupi dans un buisson toute une nuit en attendant que Madame veuille bien montrer le bout de fesse qui donnera raison au mari soucieux de sa fidélité. Ce n'est pas l'envie qui manque pourtant, mais le corps ne suit plus. Les genoux de McDeagle avaient déjà été meurtris par les longues nuits passées sur la colline 881 en 1968, mais il demeurait persuadé que sa reconversion professionnelle était responsable de son piteux état physique. D'ailleurs, de ses années passées à la guerre, Quaid n'a gardé que les bons souvenirs. Les mauvais, les sales, ceux qui font qu'on se réveille en sueur la nuit, il les a noyés dans l'alcool, l'opium et le stupre.
Parfois ils reviennent, ces corps boursouflés, bleutés et désarticulés, eux aussi il les avait noyés.

Sur son bureau, il n'y avait que quelques dossiers éparpillés, une lampe à laquelle il manquait deux vis et qui n'éclairait donc que son pied et un cendrier qui débordait. Quaid avait décidé de ranger sa bouteille de whisky bon marché dans le tiroir pour faire plus présentable, pour ne pas effrayer les clients. Il s'apprêtait d'ailleurs à la sortir de son linceul lorsque la sonnette retentit.

- C'est ouvert! beugla-t-il. Suffit de pousser fort.

À sa grande surprise, ce n'était pas son proprio, venant pour la troisième fois ce mois-ci réclamer son loyer, mais une femme qui entra. Elle portait une robe d'été sous laquelle on devinait une paire de jambes ainsi qu'un torse où trônaient sans aucun doute au moins deux seins. Le détective tomba immédiatement sous son charme.

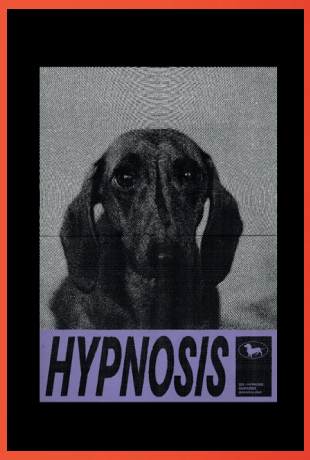
Alors qu'elle s'avançait vers lui, Quaid se demanda ce qui avait poussé une demoiselle qui semblait saine d'esprit et en pleine possession de ses moyens à venir voir un vieux détective opérant dans le pire quartier de la ville : un mari infidèle, un objet égaré, un chien ayant pris la fuite ?

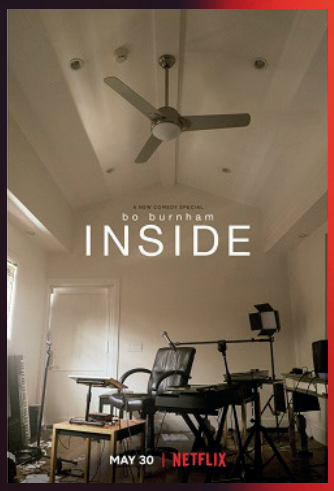
Peu importe, une chose était sûre : Quaid ferait tout pour aider l'ingénue, même si cela impliquait un effort d'une intensité inouïe, tel que soulever sa lourde carcasse hors de sa chaise.

LES RECOMMENDATIONS DE LA REDACTION

LES RECOMMENDATIONS DE LA REDACTION
LES RECOMMENDATIONS DE LA REDACTION
LES RECOMMENDATIONS DE LA REDACTION

Louise : Le compte instagram de l'artiste allemande Caroline Dietl @caroline.dietl Caroline Dietl est une graphiste allemande qui publie très régulièrement ses projets. Bercée par les influences plus grunge du fanzine et du post punk, elle donne à voir des projets inspirants et parfois, son processus de travail.





Léo : *Inside* de Bo Burnham. Le comique,acteur et réalisateur américain Bo Burnham revient au stand up mais filmé seul chez lui pendant la pandémie du covid. Entre les rires et les larmes, ce spectacle conceptuel est à la fois très juste et cynique sur notre société et visuellement magnifique. Disponible sur Netflix, 1h15.

Lounis : La page Youtube de MUMOS Cie. Nicolas Fiery nous propose une myriade de vidéos où la danse et la musique sont à l'honneur. C'est beau, c'est harmonieux et c'est de l'art.

Dante : Découvert par hasard au Grand Action, *The Wicker Man*, réalisé par Robin Hardy, fut une bonne fessée. On y suit l'enquête d'un policier très pieux dans une île écossaise isolée, où la disparition d'une jeune fille a été signalée. On découvre avec lui que la communauté recluse de l'île a délaissé le christianisme pour une sorte de paganisme joyeux et lubrique, mais légèrement inquiétant... J'ai rarement été autant surpris par un film, qui mélange allégrement comédie délurée, thriller, comédie musicale, érotisme, horreur... La BO est de toute bôté et Christopher Lee transpire la classe en aristocrate et shaman local. Pour le streaming LEGAL, le film est disponible sur Shadows askip.

Romane : Florence Given, une merveilleuse artiste anglaise, fan des années 60-70, et qui propose un style ultra-coloré et queer et donne de grands coup de tatanes dans l'hétéropatriarcat. Elle interroge le male-gaze et promeut la sororité et la sortie de l'hétérosexualité. Et la meuf a 21 ans et a déjà un best-seller "women don't owe you pretty". Elle en impose et je l'aime fort

Et puisque c'est la fête, tout le monde peut participer : on est toujours à la recherche de collaborateurs, ponctuels ou réguliers ! Si vous aimez dessiner, écrire, prendre des photos, parler de musique, de cinéma ou de livres, n'hésitez pas à écrire à notre page insta @tonnerre_zine ou à tonnerrezine@gmail.com

b i s o u s

TONNERRE!

Tonnerre!

@tonnerre_zine
tonnerrezine@gmail.com